



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Entretien avec Frediano Sessi

Frédéric Crahay

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mai 2024



Frediano Sessi né à Torviscosa en 1949 est un écrivain, traducteur et éditeur italien, très prolifique en ce qui concerne les thématiques de la Shoah et d'Auschwitz. Vivant et travaillant à Mantoue, il collabore, en tant que professeur adjoint, avec l'université de Brescia et l'université de Rome III.

Parmi ses nombreuses activités éditoriales, nous pouvons citer la direction de séries telles que *Adularia* (pour l'éditeur milanais Lombardi de 1987 à 1994), *Gli specchi della memoria* (Les miroirs de la mémoire, pour Marsilio Editori, de 1992 à 2010) ; le conseil et la collaboration avec Einaudi (de 1990 à 2005) et d'autres éditeurs, notamment Rizzoli et Piemme. Depuis 1998, il collabore à la page culturelle du journal *Corriere della Sera*. Il a été membre du comité scientifique de la *Fondazione Ex Campo di Fossoli*, pendant dix ans, de 1996 à 2006, et du comité scientifique de l'*Istituto Alcide Cervi di Gattatico-Reggio Emilia*, jusqu'en décembre 2015.

Depuis ses débuts, si l'on exclut la première histoire publiée (*Il diavolo in chiostro – Le Diable dans le cloître*, Elitropia edizioni 1986), sa ligne narrative vise à raconter des histoires vraies (le plus souvent basées sur des recherches d'archives et de documents) d'enfants, d'hommes et de femmes qui ont vécu ce XX^e siècle de guerres et de totalitarisme, en tant que résistants, afin de s'opposer au « Mal » qui a submergé tant de vies innocentes. Depuis 2008, il fait partie du comité scientifique de notre revue *Témoigner. Entre histoire et mémoire*. Enfin, depuis 2016, il est membre du comité de rédaction de la revue française *Mémoires en jeu*, de l'éditeur Mémoire des signes. Avec Carlo Saletti, il a publié un guide d'Auschwitz, qui permet d'arpenter le lieu en le découvrant par l'histoire, par la mémoire et par l'empreinte qu'Auschwitz a laissées dans la culture contemporaine. Son ouvrage *Auschwitz 1940-1945*, paru en 1999, a été traduit en français et publié chez Kimé en 2014.

Parmi ses dernières publications, nous pouvons compter les essais historiques *Auschwitz. Storia e memoria* (*Auschwitz. Histoire et mémoire*, 2020) ; *Il bambino scomparso. Una storia di Auschwitz* (*L'enfant disparu. Une histoire d'Auschwitz*, 2022), et *Oltre Auschwitz. Europa orientale, l'Olocausto rimosso* (*Au-delà d'Auschwitz. Europe de l'Est, la Shoah supprimée*, 2024) tous publiés par Marsilio/Feltrinelli.

Frediano Sessi, d'où vous est venu cet intérêt pour l'histoire de la Shoah ?

Lors de ma collaboration avec la maison d'édition Einaudi au début des années 1980, j'ai eu l'occasion de rencontrer Primo Levi (1919-1987) lors de réunions éditoriales régulières et de lui proposer de publier les journaux intimes et les écrits d'enfants juifs qui ont vécu pendant la Seconde Guerre mondiale et l'occupation allemande, dans les ghettos et dans les *Lagers*. Parmi ces journaux, une édition critique du *Journal d'Anne Frank*. Par ailleurs, j'ai compris, à travers les propos de Primo Levi, qu'il existe un lien très étroit entre l'histoire du fascisme, du nazisme et de l'extermination des Juifs, et le présent.

J'ai été frappé par sa réflexion, également présente dans l'introduction de *Si c'est un homme* : « Pour beaucoup, individus ou peuples, il peut arriver, plus ou moins consciemment, que tout étranger soit un ennemi. » Levi montre à quel point le lien entre la dictature nazie et la xénophobie sociale est à l'origine du racisme allemand en général, de l'antisémitisme et de la lutte contre les Juifs qui s'ensuivit. C'est pourquoi j'ai étudié et traduit en Italie, pour Einaudi, le livre de Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe* (1990). J'ai également essayé de comprendre le lien entre la Shoah et le fascisme italien en écrivant et en éditant une histoire de la résistance en Italie *Dictionnaire de la résistance* (2001), en deux volumes, en collaboration avec deux historiens, Enzo Collotti et Renato Sandri.

Bref, j'ai appréhendé et démontré dans divers écrits, également adressés aux jeunes, qu'il existe un lien étroit entre l'évolution de la pensée nazie, l'utopie et la modernité. Comme je suis sociologue de l'histoire et aussi romancier, ce qui m'intéresse, c'est de montrer les reflets de la « grande Histoire » sur la vie quotidienne des gens.

Le projet du nouvel ordre européen nazi était fondé sur des politiques raciales, obsessionnellement orientées vers la pureté du sang, et sur une logique qui réduisait l'être humain à un moyen en vue d'une fin : la communauté du peuple aryen répandue dans toute l'Europe. La déshumanisation de certains États et les politiques qui visent à l'affirmation des identités nationales individuelles, contre l'entrée des étrangers, nous confrontent à des risques de racisme et de violence souvent déjà présents dans nos démocraties. C'est pourquoi l'histoire douloureuse de la Shoah nous concerne encore aujourd'hui et nous met en garde : lorsqu'un peuple, en raison de son apparence, de son appartenance à une religion, de ses traditions, de ses coutumes et de ses habitudes, est déclassé et considéré comme non humain et dangereux pour la sécurité et la vie de la communauté nationale, sa ségrégation et son élimination n'apparaîtront pas si criminelles et scandaleuses.

La Shoah est-elle bien connue du grand public en Italie en 2024 ?

Depuis l'introduction de la « Journée du souvenir » en Italie, le 27 janvier, il y a 20 ans, l'attention portée à cette histoire s'est également accrue dans notre pays. Les éditeurs publient davantage de livres de témoignages et de recherches. Quant au public, il s'intéresse de plus en plus à la Shoah, au nazisme et au fascisme, élargissant le désir de connaissance aux dictatures communistes et théocratiques et valorisant de plus en plus la démocratie.

Dans ce domaine, les cours de formation dans les écoles et les universités (par exemple, le cours de Master de 2^e niveau sur la didactique de la Shoah à l'Université de Rome III) ont été très importants ; mais aussi les conférences et les séminaires organisés par les institutions publiques (municipalités et régions) et les institutions privées (des fondations, comme celle de l'ancien camp de Fossoli, ou la déportation de la municipalité de Prato, ou la *Casa della memoria* à Milan) qui organisent des groupes d'étude pour les enseignants et les étudiants. Il y a encore beaucoup de travail à faire en termes de formation et d'information, mais les résultats sont déjà bons.

En Italie, le recours aux paroles des derniers témoins (Liliana Segre, Sami Modiano, Edith Bruck), considérés comme des maîtres de vie, s'est traduit au fil des ans par une focalisation croissante sur les histoires individuelles, parfois au détriment de la connaissance historique et de la recherche en général. Si le recours aux seuls témoins augmente la charge d'émotions et de sentiments dérivant de la narration de personnes vivantes, qui étaient enfants à l'époque ; il ne stimule pas toujours la réflexion sur la nécessité de replacer les histoires individuelles dans un contexte plus général, sous peine de banaliser l'histoire et de rendre impossible la compréhension du passé tragique des Juifs en Italie et en Europe.

Vous avez beaucoup publié afin de rendre accessible l'histoire de la Shoah au jeune public. Constatez-vous une évolution de l'intérêt des jeunes face à cette histoire ?

Lorsque les jeunes rencontrent des enseignants formés à l'école, leur attention pour l'histoire de la Shoah est forte. Lors de voyages à Auschwitz ou sur d'autres sites liés à l'extermination des Juifs, notamment les camps de Fossoli et la Risiera di San Sabba à Trieste en Italie, les jeunes sont intéressés et attentifs à la reconstitution historique et à la recherche du « pourquoi », s'interrogeant également sur les personnalités et les caractéristiques des criminels. Pour eux, dans ces occasions, il est important de comprendre non seulement les faits historiques, mais aussi leur actualité, afin d'adopter des comportements visant l'altruisme, l'inclusion et l'acceptation de la diversité.

Globalement, en Italie, les enseignants sensibilisés à l'histoire et les jeunes qui s'y intéressent constituent une proportion qui s'accroît au fil des ans. Même lorsque l'émotion et le sentiment prévalent lors de la « Journée du souvenir », il y a une prise de conscience que seule la connaissance de l'ensemble de cette histoire est nécessaire.

Dans *Ultima fermata Auschwitz (Terminus Auschwitz)* paru pour la première fois en 1996, vous faites revivre les années 1938-1945 par le biais d'un jeune italien d'origine juive nommé Arturo Finzi. Comment faites-vous pour allier rigueur historique et un narratif adapté à un large public ?

Le livre, sous forme de journal, est basé sur une documentation historique très précise. Le protagoniste de l'histoire, Arturo Finzi, a réellement existé, sous un nom et un prénom différent. Il s'agit de l'histoire d'une seule personne (une microhistoire) immergée dans une grande (macrohistoire), celle des responsabilités du fascisme italien dans la persécution des Juifs. Je pense que les jeunes comprennent mieux le drame de la Shoah si on les conduit par la main, sans banaliser ni inventer, une vie brisée par le drame de la déportation et de l'extermination. Lorsque j'écris, c'est ma façon de travailler : reconstruire l'histoire individuelle d'une victime ou d'un protagoniste, à partir de documents et d'une histoire vraie, afin d'amener le lecteur à s'interroger sur la grande histoire et ses causes. Surtout, les enfants qui se demandent comment ces événements tragiques du passé peuvent être évités aujourd'hui. C'est précisément l'explication rigoureuse des causes de la Shoah, qui m'a incité à écrire un livre intitulé *Prof che cos'è la Shoah ? (Professeur, qu'est-ce que c'est la Shoah ?)*, paru chez Einaudi Ragazzi, qui devient un stimulant utile pour prendre au sérieux, dans leur vie quotidienne, les signes avant-coureurs qui, dans les années 1930 et 1940, ont encouragé l'extermination. *Ultima fermata Auschwitz* a été le premier livre en Italie destiné à un public d'enfants et d'enseignants à raconter les responsabilités du fascisme italien. Il figure au catalogue de la maison d'édition depuis 1996 et a fait l'objet de plus de vingt rééditions.

Depuis l'élection d'un gouvernement très à droite en 2022, le rapport au passé italien a-t-il changé ? Est-ce que l'éducation à la mémoire en Italie en a ressenti des effets ?

Il est encore trop tôt pour se prononcer. On peut cependant affirmer que la culture et l'agressivité des groupes d'extrême droite, et pas seulement des jeunes, disposent d'un espace social et médiatique (télévision et radio) plus important. Même face à des comportements violents, leurs actions sont davantage tolérées, lorsqu'elles ne sont pas imputables à des crimes très graves nécessitant l'intervention de la justice. Beaucoup d'entre eux commencent à penser qu'en étant au gouvernement, toute forme de manifestation de leur pouvoir est permise. Avec le gouvernement de droite et de nombreux ministres, ainsi que le président du Sénat, qui ne se déclarent pas antifascistes, ceux qui appartiennent à des organisations de droite dans les écoles, au travail, au stade et dans la société en général sont devenus plus visibles. En outre, l'espace pour l'affirmation de certains droits civils se rétrécit. Les étrangers (immigrés) commencent à devenir des ennemis et l'idée que les intérêts des Italiens doivent prévaloir même face à l'Europe unie gagne en force, même si, pour l'instant, la politique étrangère de la Première ministre Giorgia Meloni semble pro-européenne. La démagogie dans la promotion des réformes pour le bien-être du pays et des citoyens, avec des annonces triomphantes, montre en réalité un visage inquiétant : les pauvres deviennent plus pauvres ; les marginaux sont de plus en plus exclus de la communauté sociale, abandonnés à eux-mêmes, malgré la présence en Italie d'une véritable armée de volontaires sociaux. Souvent, l'arrogance de la droite au pouvoir se manifeste par des attitudes agressives à l'égard des journaux qui critiquent l'action du gouvernement. On pourrait multiplier les exemples d'un climat politique et social en mutation, mais il ne faut pas oublier que la Première ministre jouit toujours d'une popularité auprès de la population qui dépasse celle de tout autre chef de parti.

La démocratie en Italie, pour l'instant, n'est pas en danger, mais certains de ses fondements historiques commencent à craquer, à cause des réformes sur l'élection directe du Premier ministre qui vident le pouvoir d'arbitre du Président de la République ; mais plus encore, à cause de la réforme des autonomies régionales qui, selon les spécialistes en la matière, pourrait avoir pour effet d'enrichir les populations du Nord et d'appauvrir les régions du centre-sud du côté des services publics et de la santé. Nous devons aux pères de notre République le fait qu'il ne sera pas possible de changer toute notre structure sociale et institutionnelle dans le sens d'une culture d'extrême droite. En ce sens, je remercie le Président de la République, Sergio Mattarella, qui veille chaque jour à ce que le pays et ses citoyens se sentent membres d'une communauté nationale qui les accueille et les protège¹.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

¹ Traduit de l'italien par Frédéric Crahay.